

François Rude
(Dijon, 1784 — Paris, 1855)

Amours musiciens

ca 1820-1827

Plume, encre ferro-gallique sur papier teinté rose

15,5 x 12 cm ; 15 x 12 cm

Dessins préparatoires pour les décors de la salle de bal du Palais royal de Bruxelles.

- Provenance :

Album de la Société des Gens de Lettres.

Acquis le 6 février 1854 par M. Moïse Polydore Millaud (1813-1871).

- Bibliographie :

« François Rude », *L'Autographe*, n°28, dimanche 15 janvier 1865, p. 240 [reproduits].

- Expositions :

Paris, Salle de l'Élysée National, décembre 1848 : *Exposition des dessins de l'Album de la Société des Gens de Lettres*.

Londres, Exposition Universelle, 1^{er} mai - 15 octobre 1851 (France - N° 1722 : *Album de la Société des Gens de Lettres ; collection de dessins et d'autographes*).

Originaire de Dijon, François Rude arrive à Paris en 1809 et intègre l'atelier du sculpteur Pierre Cartellier. Lauréat du Grand Prix de Rome en 1812, il ne pourra jamais bénéficier du séjour à la Villa Médicis du fait des troubles politiques que connaît l'Empire. Après la chute de ce dernier en 1815, l'artiste part s'installer à Bruxelles, où il se met au service de l'architecte du prince d'Orange, Charles Vander Straeten, qu'il rencontre par l'intermédiaire du peintre Jacques-Louis David, exilé comme lui. Chargé d'aménagements au Palais royal de Guillaume 1^{er}, l'architecte devient un proche du sculpteur et lui confie de nombreux décors et ornements.

Les deux feuilles que nous présentons, figurant des angelots musiciens rapidement fixés à l'encre ferro-gallique sur un papier rose, sont préparatoires aux décors du plafond de la salle de bal du Palais royal, chantier dont Rude eut la charge à partir de 1820. Longtemps considérés comme détruits par des aménagements successifs, les reliefs actuellement en place ont à nouveau été attribués « avec certitude »¹ au sculpteur. Au-dessus de la corniche se trouvent des Amours musiciens en reliefs dorés, séparés par des motifs de palmettes, de rinceaux et de branches de laurier (fig. 1 et 2). Parmi nos deux études, l'une peut-être facilement rapprochée du motif ornemental de l'angelot s'apprêtant à frapper ses cymbales (fig. 1). Si le mouvement esquissé est similaire, le sculpteur a finalement décidé de placer sa figure à genoux, sans doute pour lui donner un aspect plus contenu et néo-classique d'esprit, contrecarrant quelque peu les envolées baroques du drapé. Alliant la vigueur au charme, ces ornements s'apprêtent parfaitement à une salle de bal, et rappellent que Rude était aussi un mélomane averti. Travailleur acharné, le sculpteur avait l'habitude de préparer ses ouvrages à l'aide de nombreuses études dont la majeure partie est aujourd'hui conservée au musée de Dijon. Si l'on a souvent précisé que les dessins de Rude n'avaient pas le caractère fougueux

¹ Anne van Ypersele de Strihou, « L'œuvre de François Rude (1784-1855) au Palais royal de Bruxelles », *Bulletin de la société de l'histoire de l'art français*, 1987, p. 164.

des œuvres plastiques définitives, cela ne peut s'appliquer à nos deux feuilles qui témoignent au contraire ici d'un véritable talent d'improvisation.

Gravés par Charles Gillot dans *L'Autographe* du 15 janvier 1865 (où ils sont certifiés de la main du sculpteur par son épouse Sophie), nos deux dessins proviennent du célèbre *Album de la Société des Gens de Lettres*. Conçu à partir de 1846 pour assurer des ressources à la Société (dont la situation de plus en plus précaire inquiétait ses amis et ses promoteurs), cet album aujourd'hui disparu rassemblait un exceptionnel ensemble d'autographes, de manuscrits inédits et de dessins. En effet, outre les plus grandes plumes de son temps (Alfred de Vigny, Béranger, Lamartine, pour n'en citer que quelques-uns...), la Société prit le soin de solliciter un certain nombre d'artistes pour illustrer l'ouvrage². Parmi eux, François Rude offrit trois dessins, dont les deux petits Amours qui nous intéressent ici.

Après avoir été exposés à l'Elysée National en décembre 1848 dans le cadre d'une série de soirées littéraires orchestrées par le baron Isidore Taylor, les dessins sont présentés dans leur album par la Société à la toute première Exposition Universelle de Londres, entre mai et octobre 1851. Le baron Taylor fut chargé de sa vente et le proposa à la famille d'Orléans en exil, ainsi qu'à la reine Victoria : « *La reine a voulu le voir quatre fois, et quatre fois il a fait le trajet du Palais de Cristal au palais de Saint-James, où il a été examiné avec un grand intérêt et vanté avec un grand enthousiasme.* »³. Jugé trop cher, l'album fut à son retour en France présenté à Louis-Napoléon Bonaparte qui, bien qu'intéressé, arriva à la même conclusion. C'est finalement le banquier et collectionneur Moïse Polydore Millaud qui s'en porta acquéreur en février 1854 pour la somme faramineuse de 10000 francs. Mis en faillite en 1865, ses collections furent vendues et le précieux recueil perdu. Dans un intéressant article consacré en 1879 à cet ouvrage unique qu'il a eu le privilège de consulter à plusieurs reprises, Charles Monselet s'interroge : « qu'est-il devenu ? »⁴. La question demeure sans réponse, mais nos deux dessins peuvent amorcer une enquête.

➤ ILLUSTRATIONS :

Fig. 1 et 2 : François Rude, *Amours musiciens, décors de la salle de bal du Palais royal de Bruxelles*, c. 1820-1827.

² Montagne, E., *Histoire de la Société des gens de lettres*, Paris, Librairie mondaine, 1889, p. 62.

³ Monselet, C., *Le Petit Paris : tableaux et figures de ce temps*, Paris, E. Dentu, 1879, p. 113.

⁴ *Ibid.*, p. 112.